

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 19

Artikel: La rebuse au coucou
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198153>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 41, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bième, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent.
 Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La rebuse au coucou.

L'avez-vous entendu, aux premiers beaux jours, égrener au fond des bois sa chanson monotone, régulièrement rythmée, gaie ou triste, ou moqueuse, suivant ce que chacun y distingue : *Coucou, coucou?*

Le vieux vigneron, courbé sur la terre, l'a bien entendu. Lentement, il redresse sa taille voûtée, dont les articulations grincent comme une porte de prison, et, appuyé d'une main sur son *piochard*, de l'autre, il fouille la *cattote* de son gilet. Une pièce blanche ! Allons tout va bien. Si le vieux *diton* est vrai, l'argent ne manquera point cette année. Reprends ton labeur, paysan, rêve aux vendanges prochaines, aux sacs d'écus, qui sonneront gaîment dans ta *garde-robe*. Au fond des bois, coucou chante toujours !

Elle l'a bien entendu, la jeune fille qui vient d'ouvrir sa fenêtre aux effluves printaniers. Le doigt sur les lèvres, elle interroge à mi-voix : *Un peu — coucou ! — Beaucoup — [Cocou] — Passionnément — Coucou ! — Pas du tout — Coucou !*

— Un peu ? ... un peu ? ...

C'est fini ! ... L'oiseau s'est envolé, et seul l'écho moqueur répète aux oreilles de la pauvre petite amoureuse désappointée : *Coucou ! coucou !*

Il s'est posé un peu plus loin, l'oiseau fatigué, et l'écolier qui, ses livres sous le bras, muse sur le chemin de l'école, en regardant pousser l'herbe et courir la fourmi, l'écolier s'arrête à son tour.

« Le coucou chante ! quel bonheur. Il va me dire si je deviendrai vieux ! »

Et le coucou philosophe continue sa chanson. Sans se soucier de ce que les humains trouvent dans son appel, il le lance toujours de sa voix perçante dans l'air pur et frais du printemps.

Par exemple, ce que je lui pardonne difficilement, c'est la *rebuse* qu'il nous amène chaque année.

Vous la connaissez la *rebuse au coucou*. Aujourd'hui, c'est le printemps dans toute sa splendeur. Dans tous les bosquets, les oiseaux sont revenus et se remettent en ménage en chantant. Sur chaque arbre, sur chaque plante, les boutons de fleurs font craquer leurs corsets de velours vert, et laissent échapper des parfums énivrant. La sève monte dans le cœur des hommes et le fait battre plus fort.

Les femmes se sont débarrassées des lourds vêtements d'hiver. Sortis des voilettes, les visages apparaissent, plus animés, plus radieux. Les jeunes hommes s'en vont, le regard quéteur; des soupirs sans cause et sans but s'échappent de toutes les poitrines. Les vieux garçons eux-mêmes se sentent troubés; ils oublient leurs chères manies de célibataires pour tomber en arrêt, comme des jeunes collégiens, devant un frais minois qui passe, devant une jupe retroussée, devant un bouquet de violettes accroché à une ceinture.

Et voilà que, du jour au lendemain, tout a changé. Le temps est à la *bargagne*; il plovi-

gne, il fait froid. Les fleurs se sont cachées, les oiseaux se font faire; les femmes ont repris les habits d'hiver, et les hommes grelottent sous leurs collets remontés. Les vieux garçons n'ont plus souci que de relever leurs pantalons pour les préserver de la boue.

Les maîtresses de maison qui ont eu le malheur de mettre *coulter* leur lessive font bonne mine à mauvais jeu.

Le *diton* est bien vrai, disent-elles. Il n'y a que les méchantes femmes qui aient le beau temps pour la lessive.

Près des fontaines, les pauvres *buyandeires*, les épaules couvertes d'un gros sac ou d'un vieux *carrique*, battent mélancoliquement leur linge.

Dans les chambres, les amoureux confinés regardent tomber la pluie, et songent aux petits sentiers ombrageux, où fleurissent les violettes et qui sont maintenant détremplés.

Sous l'avant-toit des maisons, les paysans, les mains dans les poches, contemplent les arbres fruitiers qui laissent tomber leurs fleurs, et pensent au retard que cela va leur apporter.

Et tous, *buyandeires*, amoureux et paysans, se disent avec dépit :

— Pardine ! c'est la *rebuse au coucou*. Il fallait bien s'y attendre ! quel pout oiseau, quand même !

Ah ! la *rebuse au coucou* ! que de ciels elle a déjà troubés ! que d'espoirs en boutons elle a déjà fauchés.

Voyez en politique ! c'est un homme d'Etat, qui grandit de jour en jour dans la faveur populaire. Sa voix sait entraîner les foules, on admire sa tenue, sa voix mûre et sa belle prestance. Le plus bel avenir lui sourit. Pour lui les honneurs, les places ; toutes ses ambitions seront satisfaites. Mais voici que soudain une voix s'est élevée. Moqueuse, elle révèle au monde étonné les faiblesses du grand homme. Mieux qu'un coin de fer, elle fait chanceler l'idole sur sa base. Adieu les belles espérances, les grandes ambitions. De tout cela, que reste-t-il ? Quelques débris. C'est la *rebuse au coucou*.

Voyez en ménage. Oh ! le joli couple qui s'avance souriant dans la vie. La main dans la main, les yeux dans les yeux, ils vont, confiants dans leur bonheur, parce qu'ils s'aiment et qu'ils ont vingt ans. Monsieur est fou de Madame, qui ne voit et ne respire que par Monsieur.

Et voilà que du jour au lendemain, — depuis que le petit cousin de Madame est revenu d'Amérique, — tout a changé. La température est devenue glaciale. On se regarde encore, mais avec des yeux furibonds ; on se parle encore, mais pour se reprocher une foule de choses.

Que s'est-il donc passé ?

Hélas, je crains bien que ce ne soit... hum ! hum !... la *rebuse au coucou*.

Et de celle-là surtout. Dieu vous préserve, ami lecteur.

PIERRE D'ANTAN.

Catisso.

Par JULES CLARETIE, de l'Académie française.

III.

— Entrez ! Entrez ! Entrez !

Je ne me le fis pas dire deux fois; j'entrai comme tout le monde. Seulement, en entrant, je dis à Catisso : « Bonjour, mademoiselle ! — Bonjour, gendarme ! » qu'elle me dit. Elle savait parfaitement mon nom, mais elle ne me donnait pas mon titre. M'est avis qu'elle me disait comme ça : « Bonjour, gendarme ! » comme pour me dire : « Eh bien, tout gendarme que vous êtes, vous ne savez donc pas comment on arquebince les gens qui assassinent les pauvres vieux ? » Finalement, elle avait bien le droit de m'appeler gendarme, puisque j'étais en uniforme. Tout ça n'est qu'un détail.

Me voilà donc entré. Il y avait bien une vingtaine de personnes dans la baraque, des hommes, des femmes et, pendant que Catisso leur jetait des sourires, la mère Coussac, accroupie, les bardait de ses regards, comme d'habitude.

Je revois encore tout ça comme si j'y étais : Catisso debout sur la scène avec le rideau rouge au fond, sa jolie tête brune avec des sequins dans les cheveux, une rose au corsage, des bas roses, et, de tout ce rouge et ce rose, des bras blancs, potelés, qui sortaient et de jolies épaules, et une tête à tourner toutes les autres. Il y avait du soleil qui traversait la toile de la tente où la *femme silure* travaillait, et ce soleil faisait briller comme des diamants toutes les paillettes que Catherine avait cousues sur ses habits. Ah ! la jolie fille ! J'en parle à présent comme d'une étrangère. Mais nom de nom, la belle fille !

Et elle était là, expliquant à ses spectateurs ce que c'est que le silure électrique, qui habite le Nil et le Sénégal et que les Arabes appellent *tonnerre*, et comme quoi cet animal-là vous donne des convulsions qu'on croirait que c'est la foudre et qu'en temps d'orage, les nerfs... la peau... je dis bien... les nerfs des silures... Mais tout ça que Catisso a rabâché tant de fois, c'est oublié, c'est fini maintenant ! Elle ne le sait peut-être seulement plus ! Ah ! elle le savait sur le bout du doigt, je vous le promets, à cette époque-là... Elle vous débitait ça comme un avocat à la barre et ceux qui l'écoutaient ouvraient des bouches grandes comme des fours et la dévoraient des yeux, la femme silure, ce qui prouve qu'ils avaient du goût.

Après quoi, comme toujours, elle leur tendait la main et leur disait :

Donnez votre main, donnez, vous allez sentir la secousse électrique ! Ne craignez rien, ça ne vous fera pas de mal !

Et voilà. Il y en avait qui riaient, d'autres qui se fâchaient presque en secouant les doigts. Mais tous tendaient leur main vers la menotte de Catisso, pour avoir l'avantage de la toucher. Tous. Et j'étais là moi, et je regardais ça, et j'étais presque jaloux de tous ces gens-là qui tripotaient la main douce, douce, de Catherine, lorsque tout à coup, — ah ! par exemple, c'est ça un coup de tonnerre ! — je vois la femme silure qui devient blanche comme une morte et qui saute sur une main qu'on lui tend comme un dogue sauterait sur un morceau de viande.

Planté devant elle, il y avait un grand gars taillé en Hercule, avec des cheveux roux frisés qui sortaient de dessous un grand chapeau de feutre ; il portait une blouse bleue empesée par dessus une veste de paysan et, Carré des épaules, un colosse, je voyais, — comme je le regardais de profil, — sa mâchoire inférieure qui avançait comme celle d'un brochet et ses tempes qui me cachaient presque ses